

Feuilleton du Pays du dimanche : L'anneau d'argent

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1899)**

Heft 100

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-249120>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

LE PAYS 27^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27^{me} année LE PAYS

NANSEN

à la recherche du Pôle Nord

(Suite.)

Le général Greely, le chef de la malheureuse expédition de 1881-1884 qui avait failli, avec Lockwood, mourir de faim au cap Sabine, dans le bras de mer qui sépare le Groenland du Grant-Land, s'exprimait d'une manière encore plus sévère. « Je ne crains pas d'affirmer, disait-il, que parmi tous ceux qui sont bien au courant des questions polaires, il n'y en a pas deux qui croient à la possibilité de réaliser le plan de Nansen, de construire un vaisseau capable de résister au choc des glaces éternelles. » En général, l'admiration pour Nansen et ses projets n'était pas grande alors. Greely alla même jusqu'à écrire que les expéditions polaires avaient assumé une responsabilité suffisamment grande sans leur faire endosser encore le suicide de Nansen.

Nansen ne se laissa pas effrayer par toutes ces critiques et ces sinistres prédictions. (*) Il obtint du gouvernement norvégien et du roi de Suède des subsides importants. Il recueillit en tout 449 339 couronnes, ou 875 141 francs (la couronne vaut 1 fr. 46). Heiberg, C. Dick et Nansen lui-même prirent à leur charge les 19862 couronnes qui manquaient. Le total des frais de l'expédition fut évalué à 464.201 couronnes ou 649.881 francs.

Il s'agissait maintenant de construire le vais-

(*) Il se mit aussitôt à recueillir les fonds exigés par l'expédition projetée.

Feuilleton du Pays du Dimanche 21

L'anneau d'argent

Pierre commença par lui parler de mille détails indifférents, comme font les gens qui hésitent, tournent et retournent en eux-mêmes l'idée qui les préoccupe avant de se risquer à l'exprimer. Enfin, il parla, et dit d'une voix un peu tremblante :

— Je viens de la ville, ma Victorine, et j'y ai appris des nouvelles, et des grandes nouvelles !

— Lesquelles ? Lesquelles ? Mais parle donc vite ! cria la marquise dont le cœur battait.

— Mais comme cela l'émotionne ! Eh bien, le bruit court qu'il y a eu grande bataille près de la Loire, les Bleus auraient, cette fois, été battus par nos gars vendéens, commandés par le général de Lescure...

Un cri de bonheur, un cri de joie triomphante

seau destiné à braver les glaces de la mer polaire. Nansen lui voua les plus grands soins. Il demanda au constructeur norvégien Colin Archer plans sur plans, jusqu'à ce qu'il vit son idée pleinement réalisée. Le *Fram*, mot qui signifie *en avant* (c'est le nom que Nansen donna à son vaisseau) ne devait pas être long, mais d'autant plus large ; il devait mesurer 39 mètres de longueur sur 11 mètres de largeur. Les flancs ne devaient offrir aucun point anguleux et présenter partout une surface arrondie et aussi polie que possible pour ne donner aucune prise à la glace. Semblable au poisson qui échappe à la main qui veut le saisir, le *Fram* devait se soustraire aux embrassements de la glace. Ses parois extérieures avaient une épaisseur de 70 à 80 centimètres et consistaient en une masse de bois solide et imperméable à l'eau. Pour les renforcer, on y adapta tous les étaçons possibles de sorte que la cale offrait l'aspect de toiles d'araignées formées de poutres, d'étaçons et d'étrépillons. Toutes les pièces furent soigneusement unies par des tenons et des mortaises et consolidées par des ferrements pour ne faire qu'une seule masse de la charpente entière.

Les pièces destinées à être habitées, le salon et les cabines, furent aménagées avec un soin tout particulier. Leurs parois, à l'intérieur, furent recouvertes de feutre goudronné, puis d'une couche de liège, puis d'un revêtement en bois de sapin, puis d'une nouvelle couche de feutre, enfin de linoléum et d'un second revêtement de sapin. Le plafond se composait de feutre, d'un revêtement en bois de sapin, de linoléum, d'une couche de poils de renne, de linoléum et d'un second revêtement en bois. Le plancher fut formé d'une couche de liège de 15 à 18

centimètres d'épaisseur, puis de planches épaisses qui furent à leur tour couvertes d'un tapis en linoléum. Toutes ces précautions furent prises pour écarter l'humidité. L'un des inconvénients que les voyageurs obligés d'hiverner dans les mers polaires avaient le plus senti jusqu'alors, c'était l'humidité ; les habits des matelots restaient presque constamment gelés et les matelots ne formaient bientôt plus qu'un glaçon. Grâce aux précautions minutieuses prises par Nansen, ses compagnons échappèrent complètement à ce redoutable inconvénient. Tout resta sec dans le salon et dans les cabines du *Fram*.

Le vaisseau fut muni de l'éclairage électrique. L'électricité fut fournie par un moulin à vent. Le soin le plus minutieux présida aussi à l'approvisionnement. Tous les aliments destinés à être embarqués furent soumis à l'analyse chimique et tous, même le pain, furent enfermés dans des boîtes en zinc pour être à l'abri de l'humidité. Nansen emporta toutes sortes de viandes, des conserves de poisson, des pommes de terre, des conserves de légumes, des fruits, de la marmelade en grande quantité, du lait condensé, du beurre, des soupes sèches de toute espèce et bien d'autres aliments. Comme boissons, il choisit le chocolat, le thé et le café.

Nansen se munit aussi d'une collection complète d'instruments nécessaires aux observations scientifiques.

Dès que le projet de l'expédition fut connu, de toutes les parties du monde, d'Europe, d'Amérique, de l'Australie même arrivèrent par centaines les demandes d'individus désireux d'y participer. Parmi tous ces solliciteurs, Nansen se choisit douze compagnons.

Le 24 juin 1893, tout était prêt pour le dé-

part. Le 24 juin 1893, tout était prêt pour le dé-

— Ma Victorine !... J'ai rapporté, pour toi, de la ville ce bel anneau d'argent...

M^{me} de Lescure restait toute interdite, si loin de s'attendre à cela. Craignant sa fâcherie, il reprit d'un ton de prière :

— Garde-le, je t'en prie... C'est le plus beau que j'aie pu trouver, et rien n'est assez beau pour toi, de même que tu ne seras jamais assez aimée !... Nous sommes fiancés, tu ne peux plus me refuser.

Muette, surprise, elle leva sur lui ses beaux yeux inquiets, car elle craignait un instant qu'il ne cherchât à l'embrasser. Lui, lut sa pensée dans ce regard ; il y répondit en prenant le coin de son tablier avec une humble soumission, et le baisa dévotement.

— Au revoir ! dit-il en s'éloignant bien vite de peur qu'elle ne voulût lui rendre l'anneau, et il disparut dans l'ombre naissante du soir.

— Eh bien ! se dit la marquise en regardant l'anneau, me voici fiancée malgré moi avec un jeune paysan vendéen, moi... la marquise de Lescure, la femme du « général ». Quelle aven-

— Il se fait tard, Pierre ; il me faut rentrer pour le souper.

Pierre se leva vivement, s'approcha d'elle, et, avant qu'elle pût l'en empêcher, il lui saisit la main gauche, lui passa un anneau au doigt, et dit d'une voix basse et tendre :

— Eh bien ! se dit la marquise en regardant l'anneau, me voici fiancée malgré moi avec un jeune paysan vendéen, moi... la marquise de Lescure, la femme du « général ». Quelle aven-

part. A Christiania, ce jour-là, le temps était gris, sombre et triste. Le pénible moment des adieux était venu. Après avoir pris congé des siens, Nansen traversa son jardin pour se rendre au rivage où la barque du Fram l'attendait. Il laissait derrière lui tout ce qu'il avait de plus cher au monde pour s'aventurer dans des régions inconnues d'où peut-être il ne reviendrait pas. Au moment de mettre le pied sur la nacelle qui devait l'emporter, il aurait tout donné pour pouvoir retourner sur ses pas.

Mais le temps des hésitations était passé. Nansen sauta dans la barque qui devait le porter sur le Fram. Celui-ci leva l'ancre le 26 juin et se mit en route. Archer, le constructeur, dut tenir le gouvernail pendant quelque temps, puis après les derniers adieux, il descendit dans un canot avec quelques amis qui avaient accompagné Nansen jusqu'à son vaisseau, rentra à Christiania, tandis que le Fram s'éloignait.

Et maintenant, lecteur, si vous voulez suivre Nansen dans les mers glaciales et retirer quelque fruit de votre voyage, je vous engage à prendre une carte des régions voisines du pôle nord ou, à défaut de cette carte-là, celles de la Norvège, de la Russie septentrionale et de la Sibérie et à parcourir, votre carte sous les yeux, toutes les contrées par lesquelles Nansen va passer.

Le 21 juillet 1893, 25 jours après son départ de Christiania, le Fram sortait de Vardø, du port le plus septentrional de la Norvège pour se diriger vers la Nouvelle-Zemble, grande île située au nord de la Russie. Bientôt les glaces flottantes firent leur apparition, retardant la marche du Fram qui n'arriva à Chabarowa que le 29 juillet. Chabarowa est une localité située sur la voie de Jugor ou détroit qui sépare la Russie de l'île de Waigatsch laquelle elle est même à la pointe sud-est de la Nouvelle-Zemble. A Chabarowa, Nansen prit à bord 34 chiens de Sibérie dont 8 étaient capables de trainer un traîneau monté par 3 hommes. Ces chiens devaient lui servir à des courses d'exploration sur les glaces de la mer polaire. Le 4 août, Nansen s'éloigna de Chabarowa pour s'avancer dans la mer de Lara dont les glaces avaient été de tout temps l'effroi des navigateurs. Il y trouva tant de glace qu'il crut un moment qu'il lui serait impossible de trouver un passage. Il parvint à passer et arriva, le 6 août, en vue des côtes de la Sibérie, c'est-à-dire de la presqu'île de Jalmol. Là, il fut saisi et presque retenu prisonnier par les glaces et ce n'est que le 13 août qu'il parvint à se frayer une voie malgré un vent violent du nord-est. Au nord-ouest de l'embouchure de l'Inisseï, il découvrit une terre inconnue à laquelle il donna le nom d'île Sverdrup. Celui-ci était le second de Nansen ou le capitaine de son vaisseau. Le 19 août, le Fram était en face de Port-Dickson, un peu à l'est de l'embouchure de l'Inisseï. Là, il aurait dû déposer pour l'expédition anglaise du Inisseï une relation de la course qu'il venait de faire, mais le temps lui parut trop précieux et il continua sa route. Plus loin, nos voyageurs trouvèrent la côte de la Sibérie d'un aspect différent de celui que nos cartes lui prêtent habituellement. Tandis que nos cartes nous la représentent sans déchirures, Nansen et ses compagnons la virent riche en baies profondes, bordée d'une ceinture

ture ! et comment faire cesser une méprise qui n'a que trop duré et dont l'éclaircissement sera si cruel pour ce pauvre garçon, car il m'aime de toute son âme ! Je suis coupable, coupable, en vérité ! Mais comment faire ? Ah ! pourquoi est-il si doux de se laisser aimer ? Gentilhomme ou paysan, d'où qu'il vienne, c'est toujours l'amour, l'amour qui jette sur nous son charme et nous entraîne parfois hors de toute loyauté !...

(La suite prochainement.)

de rochers et d'îlots, ce qui leur donne une certaine ressemblance avec les côtes de la Norvège. Luttant constamment contre les glaces et contre les vents déchainés, le Fram passa devant le cap Tscheljuskin, le point le plus septentrional de la côte de la Sibérie, et finit par atteindre, le 18 septembre, dans la soirée, l'île de Bjelkow, la plus occidentale de l'archipel de la Nouvelle-Sibérie, au nord de l'embouchure de la Lena. Le 20 septembre, la glace polaire apparut compacte et solide. Alors Nansen cingla vers le nord-est, c'est-à-dire vers le point où le vaisseau américain la Jeannette avait été écrasé. Le 22 septembre le Fram se colla à un gros glaçon et fut bientôt emprisonné pour ne plus se dégager qu'au bout de 3 ans. Il était en ce moment à 78°50' de latitude et à 133°37' de longitude orientale.

Nansen allait voir maintenant si ses provisions et ses calculs relatifs au courant polaire étaient exacts. Il eut bientôt la certitude de ne s'être pas trompé. En effet, dès les premiers jours, son vaisseau porté par les glaçons, prit sa direction vers le nord. Le 29 septembre, sept jours après son emprisonnement, il était déjà à 79° degrés de latitude. Mais sa marche ne devait pas suivre toujours la même direction. La glace subissait l'influence du vent et poussé par les vents, le Fram se mit à faire des zigzags qu'il serait même difficile de tracer exactement sur une carte. Pendant ce temps-là, Nansen et ses compagnons se livraient à la tristesse ou à la joie, selon la direction qui était imprimée à leur vaisseau. Le 8 novembre ils étaient à peu près au point où ils se trouvaient le 22 septembre et ils se demandaient avec inquiétude s'il leur serait possible d'exécuter leur projet. C'est alors qu'un vent du sud se déclara et les fit glisser de nouveau rapidement vers le nord.

(A suivre.)

J. JECKER
curé à Moutier.

Aux champs

L'eau à la campagne. — Les jeunes porcs.

Si, dans les villes on se préoccupe avec raison de rechercher, pour l'alimentation, des eaux aussi pures que possible, il n'en est pas en général, de même dans nos campagnes où on semble un peu trop se désintéresser de la qualité de l'eau que l'on boit. Il est vrai que ça et là, on n'en a guère et que, malgré fouilles et sondes, on n'en trouve point. On nous cite bien des fermes qui, en ce moment, sont totalement dépourvues. Il en est comme à Montpail où l'on descend jusqu'au Doubs quérir l'eau nécessaire au bétail.

Incontestablement on ne peut pas toujours régler son choix, car il faut faire usage de l'eau que l'on trouve à sa portée ; mais il est malheureusement trop de cas où, par suite de l'incurie du chef de l'exploitation, on la laisse souiller par le mélange de liquides malpropres qui découlent des fumiers ou des tas d'ordures et détruits en décomposition avoisinant les fermes.

On ne semble pas croire au rôle dangereux pour la santé que jouent ces eaux ainsi contaminées parce que leur effet n'est pas immédiat ; mais il ne faut pas s'y méprendre, leur usage prolongé altère lentement l'économie pour ne se manifester qu'à la longue par des troubles sérieux.

Chacun sait que l'eau joue un rôle des plus importants dans l'économie domestique ; il n'est donc pas sans utilité de connaître les différents caractères qu'elle doit présenter pour être employée avantageusement tant comme boisson, que pour tous autres usages à la ferme.

Pour être potable, c'est-à-dire posséder les

qualités de pureté nécessaires pour les divers besoins domestiques, l'eau doit être incolore et limpide, sans odeur, fraîche, aérée, d'une saveur légère et agréable, ne pas contenir des matières susceptibles de se décomposer ni une portion trop élevée de matières salines.

La limpidité est une des premières conditions de la bonne qualité de l'eau ; toutefois, elle n'est pas absolue et cette limpidité n'exclut pas la présence d'éléments nuisibles pouvant y exister en dissolution. Mais il va sans dire qu'une eau troublée par n'importe quelle cause est moins agréable à boire ou répugne à être utilisée à la cuisson des aliments.

Une eau potable doit, au moment où l'on vient de la puiser, ne laisser percevoir aucune odeur même quand on la chauffe. Elle est d'autant meilleure lorsque, conservée dans un récipient quelconque, elle reste plus longtemps inodore. En vase clos, elle est en effet susceptible de prendre, au bout de quelque temps, l'odeur d'enfermé ou même d'œufs pourris si elle tient des sulfates en solution ou des matières organiques en suspension ; dans des récipients en bois qui la désaèrent son goût devient fade.

L'eau potable est agréable à boire et désaltère lorsque sa température est comprise entre 8° et 15°. Au dessus elle perd ces qualités comme au fur et à mesure que sa température s'élève ; au-dessous elle est froide ou glacée et offre des inconvénients variables suivant de nombreuses circonstances.

L'aération est indispensable à la bonne qualité de l'eau ; elle se digère facilement. Privée d'air par l'ébullition elle pèse sur l'estomac.

Pour plaire au goût, l'eau ne doit avoir qu'une saveur très peu prononcée et agréable, due aux matières salines et au gaz qu'elle tient en dissolution.

Lorsqu'on la conserve en vase clos, même pendant un temps assez long, si elle acquiert une odeur quelconque, se trouble ou produit une légère mousse en l'agitant, c'est la preuve qu'elle renferme des substances organiques ou organisées facilement putrescibles ou qu'elle a été souillée par des liquides ou des matières susceptibles de se décomposer. Cette eau est franchement mauvaise à boire et doit être rejetée pour l'alimentation.

La saveur propre de l'eau, avons-nous dit, est due surtout à la présence de matières salines ; celles-ci constituent le résidu qui reste au fond du récipient après évaporation. Elles sont utiles à la bonne qualité des eaux, mais ne doivent y exister qu'en très faible proportion. Dans les eaux réputées saines, digestives et agréables, leurs poids ne dépassent pas 5 à 6 décigrammes par litre.

La proportion et la qualité des sels dissous dans l'eau dépendent de la nature géologique des terrains qu'elle traverse. Dans certains cas, comme par exemple les eaux dites minérales, il y a même avantage à ce qu'elles soient chargées de matières salines. Mais elles sont en général impropres aux divers usages domestiques.

Les eaux calcaires sont indigestes ; on les dit lourdes, crues, dures, etc. ; elles conviennent peu pour la cuisson des aliments, surtout celles chargées de sulfate de chaux ou plâtre (eaux séléniteuses) qui durcissent les légumes au lieu de les cuire.

Une eau potable doit parfaitement cuire les légumes et dissoudre le savon. Rien de plus facile que d'apprécier si elle possède ces deux qualités.

La limpidité de l'eau trouble peut s'obtenir en la laissant reposer, puis décantant la partie calcaire. Lorsque par ce procédé elle s'opère difficilement, preuve de l'existence de matières organiques, il faut la faire bouillir le plus possible, un quart d'heure au moins avant de l'utiliser. On peut également recourir à un filtre ar-